



## La littérature féminine au Maroc : rivalité ou continuité

DADI Saddik

Université Ibn Tofail Kénitra-Maroc

### ABSTRACT

Le présent article s'intéresse à l'écriture féminine au Maroc qui peut être considérée comme un triomphe social et littéraire de la femme marocaine. En effet, les femmes qui écrivent ont su exprimer les douleurs des femmes qui ne pouvaient jusqu'à lors dévoiler tous les maux qu'elles subissaient dans le mutisme. Au fil des années, les récits écrits par les femmes ont commencé à rivaliser ceux des hommes, tout en gardant leur spécificité thématique et stylistique.

**Keywords:** *Littérature féminine, identité, rivalité, femme, liberté.*

**Citation:** DADI Saddik (2022). La littérature féminine au Maroc : rivalité ou continuité. *Int J Arts Huma Social Studies*, 4(5), 100-107.

### INTRODUCTION:

L'écriture des femmes comme est le fruit d'une spécificité biologique propre à la femme, ce qui la distingue de celles des hommes. Il est à noter que l'écriture féminine est passé de l'étape de la réaction, passant par celle de l'imitation vers une ère qui préconise la création.

En effet, ce genre d'écrits est une réaction de la femme à l'encontre d'une société qui méprise beaucoup de ses actes surtout celui de l'écriture, à l'égard d'un homme qui se voit supérieur, qui prétend être le seul à posséder une plume créatrice. D'ailleurs l'écriture était pour longtemps le domaine de prédilection de la gent masculine.

L'imitation du modèle européen, puisque la lecture des œuvres féminines nous fait ainsi sentir la présence d'une Virginia Wolf, de Simone De Beauvoir.

Ces dernières années, les plumes féminines sont devenues de plus en plus créatives, elles tentent de se démarquer du rituel littéraire imposé par les écrivains hommes. Dans la même perspective, on peut lire chez Béatrice Didier : « *Certes, les femmes n'avaient jamais écrit exactement comme les hommes ; si elles utilisaient le même langage, elles l'utilisaient autrement, souvent plus librement* ». [1].

Les femmes qui écrivent ont, certainement, révolutionné le champ littéraire marocain. On reconnaît, depuis la publication des premières œuvres, un regard autre, une conception différente du monde et de la société, des thèmes déjà traités, suggèrent une lecture autre, proposent une vision diversifiée.

Il est semble-t-il une sorte d'originalité ressentie dans les récits écrits par les femmes, celles-ci signent sur l'avènement d'une littérature autonome, aux aspirations légales. Des écrits aux couleurs de la liberté, de la libération de la parole au féminin. Ceci est corroboré par Béatrice Didier qui suppose que : « *Depuis que les femmes écrivent sans entrave quelque chose a changé : la conception de l'écrit et de la littérature n'est plus la même* ». [1].

Effectivement, l'air féminin est sûrement porteur d'une symbolique artistique, littéraire et humaine ; qui assure la continuité scripturale de tous les récits précédant et le génie des nouvelles écrivaines qui cherchent incessamment à se démarquer du patrimoine légué par les premières écrivaines.

« *Tant pis pour lui, il faudra que j'en parle, des jouissances de mon sexe, non, non, pas les jouissances de mon âme, de ma vertu oui de ma sensibilité féminine, les jouissances de mon ventre de femme, de mon vagin de femme, de mes seins de femme, des jouissances fastueuses dont vous n'avez nulle idée. Il faudra bien que j'en parle car c'est seulement de là de là que pourra naître une parole neuve qui soit de femme* ». [2]

Par ailleurs, les récits d femmes peuvent se lire dans une singularité remarquée. Doivent être analysée sans avoir recours à ceux des hommes. Les sujets commencent à se différencier de ceux des hommes, Nous pouvons affirmer que quelques récits produits récemment par des femmes commencent à diversifier les sujets, à frôler la censure, à montrer que, au sein de cette littérature féminine, certes, la femme ne peut braver le rituel thématique qui se base sur la souffrance du corps, la violence du mâle, le conflit de génération, la relation (mère /fille). Néanmoins, les œuvres contemporaines

discutent des thèmes si nouveaux, aspirent de plus en plus de se démarquer des sujets usités par ceux qui ont précédé. Nous évoquons ici Salima Louafa dont la trame narrative de chairs d'argiles, son premier roman, s'articule autour du commerce d'organe et la chirurgie esthétique. Les procédés utilisés et l'innovation dans le produit littéraire est présent chez Bouthaina Azami, qui allie et le graphique et l'iconique comme c'est le cas dans son roman *le Cénacle des solitudes*.

Le politique aussi, n'est plus une affaire d'hommes, le militantisme politique, est présent, la clairvoyance historique et la fantaisie futuriste chez Oulehri Touria, dans son œuvre *laisse mon corps te dire*. Nous pouvons lire dans le roman : « *A Tanger, la police et l'armée envahissent à nouveau Beni Makada vers minuit. L'électricité fut coupée et le quartier martyr, populaire et miséreux, occupé essentiellement par des salafistes Jihadistes, fut pris d'assaut dans la discrétion absolue* » [3]

Bref, les femmes arrivent à se démarquer des hommes, et nous pensons que c'est à cette époque qu'elles méritent d'avoir leurs propres littératures, non pas comme un genre mineur, mais telle une littérature qui s'affirme et s'impose et commence petit à petit à construire ses propres fondements et esquisser sa propre doctrine. La situation précaire vécue par la femme qui écrit est expliquée par Hélène Cixous qui s'indigne en premier lieu contre les ennemis de la réussite et de la femme et en second lieu elle fait appel aux plumes féminines pour montrer leur savoir-faire dans le domaine littéraire :

« *Je sais pourquoi tu n'as pas écrit. Et pourquoi je n'ai pas écrit avant l'âge de vingt-sept ans). Parce que l'écriture c'est à la fois le trop haut, le trop grand pour toi, c'est réservé aux grands, c'est à dire « aux grands hommes », c'est de la bêtise. (...) écris, que nul ne te retienne, que rien ne t'arrête : ni homme, ni imbécile machine capitaliste où les maisons d'éditions sont les rusés et obséquieux relais des impératifs d'une économie qui fonctionne contre-nous et sur notre dos* ». [4].

Elle n'est nullement, donc, une mode littéraire ou un mouvement éphémère, qui provient d'une nécessité passagère. C'est une littérature proprement dite, un mode de pensée enrichissant et un regard différent ; qui favorisent non seulement la créativité et diversifie les thèmes traités par la littérature marocaine d'expression française. Mais c'est aussi une littérature qui commence à se manifester de plus en plus, à construire ses traits distinctifs, qui, d'œuvre en œuvre s'approprie un style d'écriture qui se démarque de l'image véhiculée sur la littérature féminine comment étant des écrits qui privilégient l'autobiographie. Au fait, la littérature écrite par les femmes est une fresque qui dénote une société en mouvement, une ère où la condition féminine devient à l'avant de toutes les discussions de tous les débats politique (la représentation des femmes au sein des institutions politiques et gouvernementales) sociale (depuis l'avènement du nouveau code de la famille au Maroc, la situation de la femme s'améliore de plus en plus) médicale (la mortalité des femmes lors de l'accouchement diminue, on donne de plus en plus d'intérêt au cancer de sein par exemple).

Des voix féminines voient plus que cela, elles pensent une littérature en commun avec les hommes, car affirment-elles, la littérature dite féminine est élitiste, ne peut que restreindre la liberté et la capacité des femmes qui écrivent.

### **La femme et la nécessité d'écrire :**

Jusqu'à un temps si proche la littérature marocaine se conjugait au masculin, les hommes s'accaparaient la scène de l'écriture. D'ailleurs, écrire était un exercice où les mâles excellent, c'est ainsi que la femme, surtout ces dernières années, trouvent dans l'écriture un moyen efficace pour déconstruire toutes les idées qui attribuent l'acte d'écrire aux hommes et privent les femmes de leur droit de créer dans le domaine littéraire, c'est ce qu'affirme Jean Déjeux : « *La femme maghrébine trouve dans la fiction, le poème ou le récit de vie l'espace idéal pour s'expliquer, se libérer, bref exister* ». [5].

La littérature produite par les femmes n'est pas si ancienne, elle commence, en outre à prendre. Une place considérable dans le paysage littéraire marocain ; on commence, même à lire des textes qui, si on ose dire « asexué », où le sexe de l'auteur n'est pas apparent, ce qui favoriserait des lectures objectives loin de la théorie du genre. Les femmes qui écrivent, elles le font tout comme le précise Roland Barthes en parlant des auteurs américains, ne voient pas dans la littérature un moyen de proclamer sa solitude, mais une occasion d'y échapper ; ils écrivent aveuglément par un besoin absurde de se délivrer de ses peurs et de ses colères [6].

L'écriture féminine a sûrement renouvelé le discours sur le corps, puisqu'il lui est propre : « *Chaque discours recrée le monde et le sculpte selon les priorités et ses finalités. Chaque discours recrée les corps, que ce soit le corps féminin ou le corps masculin* ». [7].

Ce discours offre à la littérature féminine marocaine d'expression française, une sorte de mixité de deux objectifs. Effectivement, les femmes avaient besoin de s'exprimer, de s'affirmer, d'exprimer leur indignation envers une société et des lois qui les maltraitent, qui les malmènent et les mettent dans un rang marginalisé. C'est ainsi que les premières œuvres

fussent-elles sous forme de récits autobiographiques, des histoires qui relatent le malaise de toute une génération de femmes à la dérive, soumises et vivant sous la merci de l'image de cet être, souvent décrit comme une créature démoniaque.

En le comparant à la littérature mondiale, La littérature écrite par les femmes au Maroc n'a pas suivi les mêmes étapes que celle de l'occident (roman policier, érotique...), elle s'est dès le début, montrée autant que porte-parole de la femme marocaine qui vivait sous le poids d'une loi entièrement masculine, des traditions qui estimaient que la femme n'est pas une personne à part entière<sup>1</sup>. D'une panoplie d'images, de représentations déterminant sa place au sein de la société.

En analysant quelques œuvres, on sent cette prolixité, cet usage abusif des champs lexicaux de la torture, de la souffrance. Au fait, on sent que les écrivains n'ont pas encore atteint leurs objectifs, ne sont jamais satisfaites de leurs productions ; elles ont, donc, cette avidité d'expliquer la condition féminine, d'en décrire les moindres détails, la majorité, d'entre elles, entre dans une transe argumentative. Elles ressentent ce besoin incessant de convaincre l'autre qu'elles sont présentes, que leurs souffrances ne sont qu'un tremplin vers la réussite. Qu'elles mènent un combat acharné pour l'émancipation.

La nécessité d'écrire a enfanté des récits à la première personne du singulier, il s'agit d'un « je » qui ne pense qu'à une seule chose, décrire le malaise ressenti par les femmes au sein d'une société qui semble en mouvement, dont les discours sont favorables aux femmes, alors que la pratique quotidienne en démontre le contraire.

La publication d'œuvres pour les femmes, au Maroc, émane du besoin d'appartenir au monde, à une société tout comme le confirme J.P. Sartre : « *Un des principaux motifs de la création artistique est certainement le besoin de nous sentir par rapport au monde* »[8].

Les écrits de femmes ont, indéniablement, construit un espace qui leur appartient, un monde propre, un univers qui porte leur nom, qui a les caractéristiques au féminin ; elles ont, au fil des années et au cumul des productions gagner un lectorat bien spécifique. D'ailleurs, toutes ces femmes dont le nom figure sur la première de couverture d'un roman, ont mené un combat acharné avec leurs familles, les proches, qui, s'est soldé, d'après l'état actuel de la production littéraire féminine, par un triomphe bien mérité. la femme dépasse, donc, l'image fabulée de l'être qui n'est pas prédéfini à créer, qui ne sert, dans les cas optimaux qu'à imiter.

Ecrire, pour toutes les femmes, est synonyme de braver un ordre social, une tradition littéraire déjà établie ; celle qui soutient l'idée que « *écrire est un acte viril* ». [5].

Par conséquent c'est une écriture qui est tissée de silence, et de parole ; tachetée de violence, d'agression et de moment de bien être ; d'action et de réaction. Christine Detrez a dit que : « *L'écriture agit ainsi à un triple niveau : à la fois elle témoigne, elle nomme le caché, et ensuite redonne la parole à ces corps apparemment muets, passifs et victimes, en révélant le déploiement de leurs résistances symbolique et quotidienne.* ». [6].

Par ailleurs les motifs d'écriture demeurent incompréhensibles pour tant de femmes qui écrivent. Sont-elles à la recherche, tout comme beaucoup d'hommes, à la recherche d'une identité perdue ? écrivent-elles pour charmer le temps, pour s'exprimer dans une période de refoulement qui se termine dès que les confessions sont transmises. Ceci peut trouver sa légitimité dans le fait que certaines femmes ont vu leur carrière littéraire s'arrêter dès le premier roman, on notera ici l'exemple de Rachida Yakoubi, qui écrit son roman *ma vie mon cri* ; sous forme de confession d'une femme en détresse. Mais il ne faut pas négliger ce lien qui se noue entre les écrivaines et les lecteurs et lectrices : « *On lit parce qu'on sait écrire ; avec un peu de chance, on aurait pu écrire ce qu'on lit. Le public est actif ; on lui soumet vraiment les productions de l'esprit ; il les juge au nom d'une table de valeurs qu'il contribue à maintenir.* »[8]. L'évocation de Sartre et de son ouvrage qu'est-ce que la littérature, ouvre le champ de l'étude littéraire pour nous questionner sur la relation de l'écrivain et du lecteur. Ce lien qui commence à se nouer entre les femmes qui écrivent et le large public, qui, publication après publication, accepte de plus en plus que des femmes écrivent leurs vies, dévoilent leurs vies de couple. Ce même lecteur pourrait-il penser à lire une littérature féminine qui se démarque au niveau de la narration 'est à dire, retrouver une narration entreprise par un homme.

Ghouati Sanae souligne l'apport des plumes de qualité et des œuvres qui s'imposent et trouvent leur chemin vers le large public dans l'écriture du corps de la femme dans la relation de la femme avec elle-même :

---

<sup>1</sup> L'évocation de l'héritage peut entraîner un débat autre que celui que nous voulons mener ici, mais c'est, pour beaucoup de militants des droits de l'homme, une injustice envers les femmes.

*« Le corps, dans la majorité des écrits, reste muet et on ne fait que discourir sur lui. Il est décrit dans sa torture, ses souffrances, ses désirs, mais il reste souvent silencieux. La littérature a le pouvoir de lui donner la parole par des voies détournées car elle est le lieu où les limites, les contraintes et les silences ne sont pas de mise, où la liberté de l'écrivain a enfin le pouvoir de dire un corps totalement réconcilié avec lui, avec l'autre et avec le monde. L'œuvre littéraire, quand elle est puissante, transforme le corps en texte grâce à la fiction et à la fonction imaginative. Elle donne existence au corps au-delà même de son évocation. »*[9]

L'enjeu de cette littérature est, peut-être, brisé les représentations sociales ; mais parfois, elle les nourrit. Ceci nous guide à évoquer cette fatalité qui réduit le travail des romancières à produire des œuvres que nous pouvons répertorier dans le cadre d'une littérature engagée<sup>2</sup>, ce qui est, à notre sens, une restriction de la perspective et de l'horizon de la création littéraire qui se veut libre, épanouie et sans engagement.

Ecrire est donc, comme le souligne Béatrice Didier : *« un moyen de s'affranchir de la tutelle conjugale, de l'oppression de la société bien pesante »* [1]. C'est une forme d'émancipation contre toute tutelle, contre le sexisme, l'exploitation de l'homme. Visant ainsi bâtir une citadelle sociétale qui renoue avec les idées ancestrales.

C'est dans cette perspective Que Najib Redouane voit l'écriture féminine, comme un acte d'évolution et de révolution :

*« A vrai dire, l'écriture féminine au Maroc ne cesse de prospérer au fil des ans. En donnant à leurs expériences une forme littéraire, autobiographique ou romanesque, des écrivaines marocaines appartenant à des générations différentes s'insèrent directement dans ce débat et ce combat pour la reconnaissance de la marocaine. L'implication de la femme et la prise de parole ne se font que dans un monde pluriel : être soi à part entière, non plus en affrontement, en conflit ou encore en opposition, mais en dialogue avec l'homme et avec la société. »*[10].

C'est ce que les écrivaines ont fait, à l'encontre des circonstances politiques et sociales de notre pays, les femmes qui écrivent ont peu, enfin, se positionner en face de tout ce qui l'entoure, exprimer ses opinions, prendre des décisions, se manifester, manifester son agrément ou son désagrément à l'égard des lois, des décisions prises à son insu. Elle n'est plus cet être passif, qui est toujours dans un statut inférieur. D'ailleurs les femmes qui écrivent des récits de femmes, mettent en scène leur propre image inaugurent une littérature qui leur est propre. L'universitaire Khalid Zekri écrit : *« La femme en se choisissant comme objet de narration, ne peut éviter des commentaires sur son rapport au monde, c'est ainsi que le roman au féminin se construit comme appropriation subjective du réel »*. [11].

### **Décrire le corps, une forme de liberté :**

Les romancières marocaines en écrivant le corps, montrent un ton, qui à notre sens, touche la provocation, elles osent décrire les scènes les plus obscènes, les plus insolites, des comportements subversifs, elles sont en train d'accomplir une écriture, des tabous les plus obstinés, comme dans cette scène érotique où l'héroïne décrit sa défloration volontaire et la surprise du partenaire sexuel :

*« J'avais la sensation aigue de mon corps. Quand il m'a pénétrée, il l'a fait d'un coup, presque sauvagement, et a été surpris de rencontrer un obstacle. Une douleur mêlée de plaisir m'a traversée. Il allait et venait en moi avec difficulté au départ, puis de plus en plus facilement. »* [12]. Bahaa Trabelsi, met l'homme dans une situation insolite, selon les représentations masculines, Il est dans une situation perplexe, surtout que la femme n'est plus en situation de soumission ; il est, donc, surpris de sa jouissance active, la narratrice décrit ainsi, le comportement de son amant : *« Il me caressait fébrilement, maladroitement. Je percevais ses hésitations et sa maladresse comme des signes de faiblesse. Il était à ma merci. Son visage était bouleversé, il semblait au bord de l'évanouissement. »*. [12].

Pouvons-nous prétendre que les femmes ont les mots pour décrire un corps qui est le leur. Ce sont elles qui vivent ses douleurs, sentent ses métamorphoses ? ou, inversement, l'approche des hommes est plus perspicace, plus raisonnable puisque c'est un regard externe qui peut toucher l'objectivité. Ces idées peuvent s'éclaircir dès que nous nous aventurons dans l'évolution de l'écriture littéraire des femmes au Maroc. Dans cette même perspective Khalid Zekri voit, en parlant de l'écriture féminine, que : *« C'est le corps de la femme qui écrit la femme. Il y a un lien intime entre le corps écrivant et l'objet de l'écriture. Ce lien est déterminant aussi bien dans les caractéristiques scripturales que dans l'élaboration de l'univers de la fiction »* [12].

---

<sup>2</sup> Engagée puisqu'elle représente le combat des femmes contre une société qui les juge d'après des idées, une idéologie qui vise la restriction de leur rôle.

À l'encontre des premières réactions du public et des spécialistes à l'égard des œuvres au féminin, et qui était un peu féroces, les nouvelles figures de la littérature marocaine d'expression française sont accueillies avec un peu plus de modération. La diffusion et la promotion d'une multiplicité d'écrivaines est due sûrement aux médias et aux réseaux sociaux qui ont été des partisans de la nouvelle vague des femmes qui écrivent.

Nous pouvons affirmer que l'écriture féminine a bénéficié du nouveau climat d'ouverture et de liberté d'expression<sup>3</sup> que connaît notre pays, l'élargissement des libertés individuelles, du point de vue étatique, ce qui était profitable pour des femmes qui veulent se débrider, des plumes qui désirent savourer des arômes d'une liberté tant désirée. Ceci est clair dans l'évolution de la manière d'écrire : les premières œuvres mettaient en scène la nuit des noces, qui représente la hantise de la majorité des femmes. Le corps féminin est souvent, décrit comme une source de souffrance, de torture, un corps violenté, violé, martyrisé. Ceci commence à prendre un autre cheminement. Il est de plus en plus à l'origine de l'épanouissement, de la liberté des sujets –femmes.

Toutes les effractions et les soumissions que vit la femme ont une relation avec son corps (harcèlement, sexualité, viol, avortement...), ceci ne s'arrête pas là. La femme subit une torture morale, un supplice. Mais aussi, ce même corps peut être à l'origine de son bonheur, de son épanouissement, il est aussi parfois une arme de vengeance contre tous ceux qui essaient de s'en servir. Dans cette optique, Mohammed Berrezzouk écrit :

**« Souvent, dans les romans au féminin, le corps de la femme n'est pas monolithique. Il est plutôt pluriel et polysémique. D'une part nous avons affaire à un corps méprisé, supplicié, soumis à la volonté de la communauté hostile qui inscrit les signes de son pouvoir aliénant à même la chair. D'autre part, nous rencontrons un corps amoureux, désirant, épanoui qui aspire sans cesse à la liberté, affiche une résistance de fer contre tout ce qui tend à l'avilir, l'assujettir et le martyriser »[13].**

L'écriture du corps est perçue comme un recours à ce territoire de confort et de sécurité. Ce corps qui se sent libre et commence à prendre la parole sans penser à la censure sociale ni même religieuse. Bénéficiant ainsi du rôle dénonciateur que joue l'acte d'écrire, de cette mouvance procurée par la littérature pour revendiquer son droit à dévoiler son univers intime, à le rendre public sans aucun malaise. C'est ainsi que nous assistons à des textes qui sont arrivés à banaliser le sexe et les relations sexuelles ; qui ont pu détraquer les représentations des masses, les idées péjoratives d'une femme qui n'a le droit que d'être sous la merci de l'homme et de ses désirs. Par conséquent, elle a pu prendre sa sexualité en main, les femmes qui écrivent osent évoquer l'homosexualité, décrivent leurs auto-suffisance sexuelle, dénoncent le viol, le harcèlement. Chantent l'amour et combattent pour imposer l'idée que le corps, c'est le leur et c'est à elles de le manipuler comme elles veulent. Il était, à fortiori, le temps de rompre avec l'image que nous trouvons dans le roman de Tahar Benjelloun, *l'enfant de sable*, de la fille qui s'est trouvée avec une double identité à cause des idées d'un père qui rêvait d'avoir un enfant, cette pensée archaïque qui incrimine la naissance d'une fille.

Grosso-modo, la présence abondante des femmes dans le champ littéraire marocain ne peut qu'enrichir la création littéraire. Qu'elle repose sur le conflit ou la concurrence entre les hommes et les femmes, ou sur la complémentarité. Elle est considérée comme un ajout à l'histoire littéraire marocaine. La preuve, c'est la floraison de l'écriture féminine. Il n'en demeure pas moins constatable de parler de la représentativité de la femme de toutes les couches sociales, toutes les régions du Maroc, à titre d'exemple, la paysanne est quasi-absente des romans marocain, les romancières orientent leurs fictions vers un modèle féminin lettré, fasciné par le profil occidental ; cette restriction affecte la question de la diversité des portraits et des situations.

#### **Ecrire et le souci identitaire :**

**« Ce que les femmes cherchent dans leur vie et dans l'écriture, c'est le droit de devenir soi-même par le langage »[14].** C'est une écriture identitaire que les femmes cherchent en écrivant des récits où elles manifestent leur présence, expriment leur particularité et organisent leur relation avec autrui. En effet, avant d'entamer la question de l'identité, nous pensons bien qu'il est primordial d'éclaircir notre champ de recherche, puisque nous entendons par identité, la relation de l'être à lui-même, et sa relation avec autrui. Puisque nous croyons que la connaissance et la préservation de soi ne passe toujours pas autrui. Nous nous questionnons aussi sur cette identité si jamais n'elle est absolue ou relative ; et nous voulons savoir d'où puise-t-elle sa légitimité.

---

<sup>3</sup> Liberté d'expression par rapport aux temps précédents, notamment les années de plomb. Une liberté aussi au niveau social, puisque, à notre avis, une femme ne pouvait pas écrire le corps, le sexe sans être jugée d'une manière péjorative.

Les femmes qui écrivent sont restées, pour longtemps fidèles à une littérature orale, qui relate souvent des histoires pleines de clichés, répondant aux représentations d'une certaine époque où le mytique l'emportait dans la société marocaine.

Dans une société patriarcale comme la nôtre, les femmes qui écrivent devaient mener un combat double, celui de s'affirmer et trouver une place dans la scène littéraire, et briser les représentations, surtout celle qui idéalise le féminin occidental au détriment du féminin oriental. Béji Hélé pense que la femme qui écrit cherche le bout du fil, qu'elle persévère pour égaler l'homme, voire le surpasser. Il note cependant les embûches de ce passage qui s'annonce difficile ; l'écrivaine tunisienne parle au nom des auteures, elle rétorque : *« Nous ne sommes pas les auteures de la modernité [...] nous en sommes les émules et, pour longtemps encore, les disciples [...] certes, nous sommes doués de facultés d'imitation, mais nos gestes restent un peu imprécis, incertains, sans méthodes »* [15].

Sortir donc de ce carcan qui était le monde féminin n'était pas une action si facile, un pas périlleux, parsemé de scepticisme et de peur de la part des hommes c'est ce qu'affirme Fatima Mernissi, citée par Jean Déjeux :

*« Le monde féminin était considéré comme le lieu de l'émotion, du sentiment, de l'excès, du débordement passionnel, du désir diabolique, il convient donc, pensent les hommes, de s'en protéger, de le canaliser. La femme est comme le lieu de désordre, du refoulé, qui va déborder dangereusement dans l'espace public masculin et donc l'érotiser, comme dit Fatima Mernissi »* [5].

L'utilisation grammaticale du plus que parfaite montre que Mernissi évoque une période révolue, que la condition dont elle parle n'est plus tolérée dans notre société. La phobie ressentie par les hommes de la conquête des femmes de l'espace public les a contraints à chercher un bon nombre de caractères qui font de la créature féminine un être diabolique. Ils l'identifient d'une manière à la caractériser péjorativement.

C'est l'enjeu majeur de toute réussite sociale, qui se concrétise en délaissant toute discrimination entre le féminin et le masculin, entre l'homme et la femme. Briser donc les barrières entre les deux genres est synonyme de triomphe. Cela ne peut se réaliser sans le rapprochement équilibré l'un vers l'autre et la négligence des images stéréotypées. Des notions telle la virilité, le sexe faible ne doivent tacher nos conversations quotidiennes.

#### **Entre identité et altérité :**

L'enjeu, paraît-il, des femmes-plumes se résume dans le fait de garder l'identité, ou même de feindre la garder sans exclure l'altérité. Car, se dresser contre la société, contre une pensée ne peut que rendre difficile la tâche d'une écrivaine, surtout dans une société comme la nôtre, c'est ce que nous pouvons lire chez Barthes :

*« Il n'est pourtant pas tout à fait nécessaire, pour que les écrivains conservent cette conscience heureuse, que leur public se réduise à un corps constitué de professionnels. Il suffit qu'ils baignent dans l'idéologie des classes privilégiées, qu'ils en soient totalement imprégnés et qu'ils n'en puissent même pas concevoir d'autres. Mais, dans ce cas, leur fonction se modifie, on ne leur demande plus d'être des gardiens des dogmes, mais seulement de ne pas s'en faire les détracteur »* [8]

C'est peut-être le cas des femmes qui écrivent, et qui essaient de jouer un double jeu, celui d'évoquer les lieux, d'une manière péjorative et méliorative en même temps, la maison par exemple, est perçu comme le bercail, le refuge lorsque tout le monde, nous contrarie ; ce même espace devient un endroit d'incarcération, de relations autoritaires.

En revanche, la femme s'identifie au même espace avec des idées totalement opposées aux précédentes, elle en fait son phare pour écrire, pour s'exprimer, c'est ce que nous pouvons lire chez Béatrice Didier : *« le « moi » de la femme, à ce point nié, anéanti, se reconstitue cependant grâce à un certain espace qui échappe à la prise conjugale et qui va être le point de départ de l'écriture »* [1]. Dans ce sillage, L'être féminin vit donc sous le joug de deux cultures, une créature biculturelle, qui doit interroger les métamorphoses de la société, décider de sa libération du fardeau des mœurs ou bien vivre dans cette image esquissée par la société. Ce qui est montré par la critique de l'acte sexuel dans le cadre de la relation conjugale, qui est ressenti comme un viol :

*« Plus tard dans la nuit, pendant l'étreinte invitée, elle luttait de toutes ses forces, yeux fermés et poings crispés, contre son envie de vomir ou d'éclater en sanglots, son humiliation de garder contre son gré ses cuisses raidies mais ouvertes et elle se demandait avec désespoir où elle puiserait le courage de subir, toute sa vie, ce viol absurdement légal de son corps »* [16].

Nous trouvons, donc, Dans ce dilemme vécu par la femme qui écrit l'essence même de ce retour vers le jeu du « je ». La femme doit se prononcer, dit se lancer dans la création littéraire. Elle est amenée à s'autoproclamer, la seule créature pouvant créer son propre monde, un monde qui pourrait allier les deux notions, à savoir, altérité et identité. Ceci dit, cela ne peut se réaliser sans penser à mixer deux états, deux situations contradictoires.

C'est un chemin fatal que doivent mener les femmes pour laisser des empreintes dans le présent, et par conséquent dans le futur, il a fallu qu'elle parle d'elles-mêmes, dans la réalité ou dans la fiction, car la parole, qui jadis se prononçait entre quatre murs c'est ainsi que s'exprime Ricœur : « *Pour avoir un présent, [...] il faut que quelqu'un parle ; le présent est alors signalé par la coïncidence entre un évènement et le discours qui l'énonce ; pour rejoindre le temps vécu à partir du temps chronique, il faut donc passer par le temps linguistique, référé au discours [...]* » [17].

## CONCLUSION

Certes, Les femmes au Maroc ont été victime, de cette comparaison avec l'homme, et à chaque fois qu'elles ont essayé de se démarquer, de trouver une identité propre à elles, loin des représentations, elles se sont heurtées à de fervents gardiens des traditions, nous comptons ici, chercher les indices qui montrent que ces femmes sont toujours à la quête d'une originalité dans leurs écrits. Cette originalité ne peut s'effectuer, comme nous ne cessons de le dire, sans se voir en face, sans écrire et décrire la souffrance, les aspirations, les déceptions. C'est le cas de la relation de la fille avec sa mère, lien que nous aurons l'occasion d'étayer ultérieurement, incompréhensible, tacheté de sang et de larmes. « *Car la relation à la mère fut vécue douloureusement, et l'écrivain n'hésite pas à inscrire cette déception dans son texte* » [1].

Dans cette optique nous prenons l'exemple de deux romans *Kant et la petite robe rouge* de Lamia Berrada Berca et *chairs d'argile* de Salima Louafa. Deux œuvres qui traitent deux sujets tabous, si nous osons dire, et qui s'apparentent à l'apparence physique de la femme. Lamia Berrada qui, au lieu de critiquer le port de la burqa, de dénoncer explicitement, de montrer son opposition claire et nette, opte pour un argumentaire doux et fin ; elle donne le libre arbitre au, Personnage pour découvrir lui-même grâce à la lecture du grand penseur allemand Kant. Nous sentons, alors, une sorte de recherche et une grande créativité au niveau narratif. Le lecteur est amené à affronter l'opacité et la laideur du tissu noir utilisé par la femme et la garce et la majesté de la robe rouge, à choisir entre les idées enthousiastes et raisonnables de Kant et celles d'une idéologie religieuse qui réduise la femme à la solitude et la singularité.

Puis Salima Louafa, qui s'aventure dans son premier roman à discuter d'une manière habile deux sujets assez délicats : la chirurgie esthétique et le commerce d'organes. Deux thèmes poignants qui tendent parfois vers le chemin du crime. L'originalité est donc thématique.

Toutefois, en parlant de l'originalité, il nous est difficile de négliger des écrivaines, qui sont nommées du doigt à chaque fois que nous parlons d'audace dans le traitement des thèmes. Nous prenons l'exemple de Bahaa Trabelsi, et son roman une vie à trois, une romancière qui a pu briser le mur de l'indicible, et parler de l'homosexualité, de ces hommes qui même mariés se lient cœur et corps avec un autre homme.

Il va sans dire que le passage vers la créativité, vers le démarcage, vers l'initiative littéraire ne peut passer que par une grande auto méditation, une opération catharsis qui puisse montrer à la femme ce qu'elle peut devenir, ce à quoi elle aspire c'est ainsi qu'elle peut réaliser son propre monde, sa propre création littéraire. Paul Ricoeur voir que :

« *Le soi de la connaissance de soi est le fruit d'une vie examinée, selon le mot de Socrate dans l'Apologie. Or une vie examinée est, pour une large part, une vie épurée, clarifiée par les effets cathartiques des récits tant historiques que fictifs véhiculés par notre culture. L'ipsité est ainsi celle d'un soi instruit par les œuvres de la culture qu'il s'est appliquées à lui-même* » [17].

Dans les normes de l'écriture féminine, les personnages femmes se lamentent, souvent, du viol, du harcèlement, accusent l'homme de jouer le rôle du bourreau, celui qui brave toutes les lois pour son propre plaisir. Cependant ce n'est pas toujours le cas, nous rencontrons, désormais, des scènes où la femme désire l'indésirable, cherche, admire, quémande la - violence, ainsi nous pouvons lire dans les pensées d'un personnage de Laila Slimani ce qui suit :

« *Sous la douche, elle a envie de se griffer, de se déchirer le corps en deux. Elle cogne fort son front contre le mur. Elle veut qu'on la saisisse, qu'on lui brise le crâne contre la vitre. Dès qu'elle ferme les yeux, elle entend les bruits. Un homme nu qui halète, une femme qui jouit. Elle voudrait n'être qu'un objet au milieu d'une horde, être dévorée, sucée, avalée toute entière. Qu'un lui pince les seins, qu'on lui morde le ventre. Elle veut être une poupée dans le jardin d'un ogre* » [18].

Nous sommes, donc, en face des récits de femmes qui brisent les représentations, les images pré-faites sur les caractères d'une femme, les critères de reconnaissance des attitudes, des sentiments, des émotions des femmes. Nous sommes devant une nouvelle ère de femmes qui écrivent l'illicite, broient l'indicible et communiquent librement l'intime.

En observant le champ littéraire au Maroc, nous pouvons croire que les femmes qui écrivent comprennent de plus en plus le monde, le racontent à leur façon. Puisqu'il est impératif de déceler les codes de ce monde que nous vivons ; comme le souligne Kilito : « *Il s'agit à présent pour le romancier de comprendre le monde autour de lui, un monde devenu opaque, énigmatique* » [19].

C'est peut-être l'inauguration d'un récit entrepris par les femmes et qui ne répond pas aux exigences classiques qui obligeaient les femmes à puiser des histoires d'antan, de leur grande mère et leurs mères. Il est question, de nos jours, d'un nouveau genre de récit qui se base sur la création, la véricité et surtout sur le défolement littéraire.

#### BIBLIOGRAPHIE

1. DIDIER, Béatrice. (1981). *L'écriture-femme*. Paris : PUF, *Écriture*
2. LECLERC, Annie (1974). *Parole de femme*. Paris : Bernard Grasset
3. OULEHRI, Touria (2016). *Laisse mon corps te dire*. RABAT : Marsam
4. CIXOUS, Hélène (1975). *Des Femmes*. Paris : Souffles
5. DEJEUX, Jean. (1994) *littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris : Karthala
6. DETREZ, Christine. *Les princes et princesses de la littérature adolescente aujourd'hui. Analyses et impressions de lecture*. La 2010/4 (n° 82)
7. MERNISSI, Fatéma. (2016). *La femme dans l'inconscient musulman*. FENNEC
8. NAJIB, Redoane (2006). *Ecritures féminines au Maroc*. Paris : L'Harmattan
9. ZEKRI, Khalid (2006) *Fictions du réel, Modernité romanesque et écriture du réel au Maroc, 1990-2006*. Paris : L'Harmattan
10. TRABELSI, Bahaa (1996). *Une femme tout simplement*. La croisée des chemins
11. Berrezzouk, Mohammed (2019). L'espace dans le roman marocain d'expression française. *Virgule*
12. PLANTE, Jacques. (1998). La qualité. Sa définition et sa mesure. Volume 47, numéro 1-2
13. BEJI, Hélé (2007). *Entre Orient et Occident : Juifs et musulmans en Tunisie*, Paris, Éditions de l'Éclat
14. BENCHEKROUN, Siham (1999). *Oser vivre*, roman, Casablanca : Eddif
15. RICOEUR, Paul (1985). *Temps et récits, le temps raconté*. Paris : aux éditions du Seuil
16. SLIMANI, Laila (2014). Dans le *jardin de l'ogre*. Paris : éditions Gallimard, coll. « Blanche »
17. KILITO, Abdelfattah (2013). *Je Parle toutes les langues, mais en arabe*. Paris: Sindbad, Actes SUD.
18. SARTRE, Jean-Paul (1948). *Qu'est-ce que la littérature*. Paris : Gallimard.
19. GOUATI, Sanae. L'écriture du corps dans la littérature féminine marocaine. Cas de Souad Bahéchar dans *ni fleurs ni couronnes*. Vol. 20 (2014), Especial : Artes y letras en Marruecos / Fatiha Benlabbah (coord.), Páginas 55-69.